

pour formuler ce diagnostic, m'écriai-je impatientée par les réticences de Zélie.

— Ne vous fâchez pas, Suzanne, me dit cette fille tranquillement; vous aurez cent fois l'occasion de le faire en soignant votre mère, car je suppose que vous allez rester près d'elle... à moins que Pierre..

— Soit sans crainte, Pierre dira ce qu'il voudra; ma mère est malade, je ne la quitterai pas.

Nous partîmes après que j'eus prévenu mon mari et donné quelques ordres à ma servante, et lui eus recommandé surtout de m'amener mon fils le lendemain, si je ne retraits pas le soir.

Ma mère était bien plus malade que je ne le supposais, et je compris pourquoi Zélie avait été si ambiguë dans ses réponses. Ce fut mon tour de m'installer à son chevet; mais bientôt je compris l'inutilité de mes soins: la mort l'avait désignée pour être une de ses prochaines victimes.

Je n'eus pas le temps de m'appesantir sur l'immense vide que ce nouveau deuil creuserait autour de moi; les événements se précipitaient.

Je me souviens encore de la douloureuse journée qui marqua la dernière étape de ma mère sur la terre. La pluie tombait au dehors par averses; de temps en temps, de longs éclairs en zig-zag sillonnaient les nuës et le grondement sourd du tonnerre faisait frissonner tous ceux qui entouraient le lit d'agonie.

Deux heures venaient de sonner au bourg quand la voix de ma mère coupa le silence:

— Qu'on me laisse avec Suzanne, je veux lui parler.

Sans bruit, les assistants quittèrent la chambre et, devinant ce qu'elle allait me dire, je refoulai mes larmes et rapprochai ma chaise de la tête du lit.

— Suzanne, donne-moi ta main... et ne m'interromps pas, je veux t'ouvrir mon cœur.

Je retins mon souffle pour mieux entendre la voix chère, dont les intonations étaient déjà si basses.

— Ma fille, continua ma mère, je fus une grande coupable en te forçant à un mariage qui te répugnait, et d'autant plus

coupable que je savais combien tu aimais un autre homme que celui que je te donnais.

Je voulais l'arrêter; d'un geste, elle m'imposa silence.

— C'est par un stupide orgueil que je te voulais la femme de Pierre; j'étais partie de bas et je te voulais riche; au surplus, je croyais à cette sottise chose, que l'argent remplace tout et qu'en en ayant, tu te consolerais vivement.... L'avenir me prouva mon erreur; mais je ne compris réellement tout l'ignoble de ma conduite que quand je vous vis, Jean et toi, si nobles dans votre douleur, souffrant l'un pour l'autre sans faiblesse, sans vous départir de ce qui était vos devoirs. Les brutalités de Pierre envers toi et la grande bonté de Jean pour tous, m'ouvrirent aussi les yeux.

Je fus ton bourreau, ma pauvre Suzanne, et tu fus ma victime douce et résignée... Combien de fois as-tu dû me maudire?...

— Non, ma mère, jamais; — même dans mes jours de profond désespoir, je ne vous ai pas accusée.

Elle hocha la tête douloureusement.

— Si... je sais bien que le contraire n'était pas possible... Tu m'en as voulu. Je m'en souviens; tu me fuyais comme si j'avais été ton ennemie; dans tes pensées, tu me mettais au même rang que Pierre... et tu avais raison! J'ai été mauvaise mère.

Je pressai sa main et la portai à mes lèvres.

— Je vous en prie, maman, ne dites pas ces choses... Vous avez cru bien faire et votre seul tort est de vous être trompée.

— Trompée! ah! si ce n'était que cela! Mais toi, pourquoi m'as-tu obéi, alors?

— Vous m'auriez maudite si je ne l'avais pas fait, et puis... c'était mon devoir.

— Ton devoir?... Je t'aurais maudite, peut-être, mais je n'aurais pas connu le remords par la suite.

— C'eût été moi qui l'eusse ressenti, maman. Le quatrième commandement qui émane de Dieu même, est absolu dans sa clarté et n'admet pas la moindre inter-